

Un Sisyphe

« Plus vite ! Plus fort ! »

Et un fouet divise l'air chaud du pays pour signer un dos innocent. Je prie des entités supérieures pour ne pas être le prochain. La matinée n'accorde aucun répit. À défaut de pouvoir m'en échapper, mes pensées le font. Elles divaguent vers des contrées dont je ne sais encore rien : une vie paisible, occidentale, dans ces grandes tours faites d'argent et de sables. Comme le monument que nous sommes forcés de construire. J'aimerais y vivre. Y vivre formerait un juste retour de notre contribution. Je fixe le quartier.

Ce ne sera jamais le mien.

Je travaille ardemment sur place, un peu par nécessité, évidemment, mais surtout pour en finir au plus vite avec ce chantier où le Soleil étouffe toutes ambitions. Et pourtant, j'en ai encore des ambitions. Il y a des hommes parfois, occidentaux, armés de portables et de drones. Engagés et révolutionnaires, ils photographient le paysage. Nous sommes en arrière-plan. Invincibles comme des Dieux, ils n'ont peur de rien. Nos supérieurs pourraient les condamner pour l'accumulation de ces preuves. Mais ces mêmes supérieurs sont trop occupés à nous coordonner et à répéter des ordres eux-mêmes ordonnés.

Mes pensées s'évadent encore. Ici, au bord du Nil, la tendance est à une étonnante technologie. Le peuple égyptien transmet des messages à ses morts ! Il le fait à travers un système figuratif dont le langage nous a longtemps échappé. Les révolutions technologiques ne cessent jamais de m'impressionner. On rêve la nuit, le matin on réalise. Bientôt, on traversera l'espace pour une planète plus prometteuse encore. Il me faut transmettre au plus vite mon expérience – au plus vite pour ne pas risquer un témoignage déjà dépassé tant cette époque est en perpétuelle transformation. Ce qui est vrai hier ne l'est peut-être déjà plus aujourd'hui.

« Plus vite ! Plus fort ! »

Et un fouet divise l'air chaud du pays pour signer un dos innocent. Je prie des entités supérieures pour ne pas être le prochain. Je prie les Dieux. L'après-midi n'accorde aucun répit. À défaut de pouvoir m'en échapper, mes pensées le font. Elles divaguent vers des contrées dont je ne sais rien : une vie paisible, occidentale, dans ces grandes tours faites d'argent et de sables au cœur de villes entièrement connectées. Connecté comme le monument que nous sommes forcés de construire. Les

réverbères prévus sur sa façade s'allumeront uniquement en détectant un passage. C'est une révolution technologique. Des réverbères intelligents et limitant la consommation d'énergie ! Ils éclaireront notre passage sans mettre en lumière notre énergie qui se consomme, elle, sans modération. Des hommes construisent en bas, en haut s'installent les supérieurs.

Dans ce bâtiment connecté, moi aussi, j'aimerais vivre. Y vivre formerait un juste retour de notre contribution. Je fixe le quartier où des hommes signent des contrats importants.

Ce ne sera jamais le mien.

Plus vite ! Plus fort ! Je travaille ardemment sur place, vainement attaché à mes ambitions. Les hommes occidentaux, munis de portable et de drones, photographient le paysage. La fibre est de plus en plus performante : aujourd'hui, il suffit de quelques secondes pour que notre condition d'esclave fasse le tour du monde. Nos supérieurs ne peuvent plus empêcher la circulation des preuves. La technologie va dépasser les hommes. Et eux, ils sont trop occupés à nous punir.

Un fouet signe un « S » incisif et abusif au-dessus de moi. Il ne m'est pas destiné. Le prochain le sera peut-être. Plus vite. Plus fort.

Mes pensées s'évadent à nouveau. Ici, au bord du Nil dont le niveau d'eau s'élève, des hommes se baladent avec des traits bleus et dorés autour des yeux. Ils se maquillent. Trente ans auparavant, ils auraient été lapidés pour cette tendance. Cependant, la mode se démode et se remode. « Remode » est un mot qui n'existe pas encore. Mais le monde est si rapide, il existera sans doute bientôt. Les hommes désirent tout renouveler, puis tous ces désirs sont renouvelés par les hommes. Les révolutions technologiques ne cessent jamais de m'impressionner.

D'ailleurs, ce midi, la radio a diffusé une grande nouvelle : les premiers hommes pour Mars décolleront la semaine prochaine. Encore plus vite. Encore plus forts ! Et il me faut transmettre au plus vite mon expérience – au plus vite pour ne pas risquer un témoignage déjà dépassé tant cette époque est en perpétuelle transformation. Ce qui est vrai hier ne l'est peut-être déjà plus aujourd'hui.

« Plus vite ! Plus fort ! »

Et un fouet divise l'air chaud du pays pour signer un dos innocent. Je suis le prochain. Il m'est destiné. Le coup tombe. Je tombe. Et mon sang dévale ma colonne vertébrale comme un rocher sur une colline. Le Soleil tape encore. La soirée n'accorde aucun répit. À défaut de pouvoir m'en échapper, mes pensées le font. Elles divaguent vers des contrées dont je ne saurai jamais rien : une vie paisible,

occidentale, dans ces grandes tours faites d'argent et de sables au cœur d'une ville connectée où roulent des voitures écologiques.

Exceptés en roulant, ces voitures consomment plus d'énergie que les anciennes. Avec la 10G, les informations circulent de plus en plus vite, mais cette information-ci n'atteint personne. Aucune performance ne remplace l'intérêt ou permet de l'attiser. Rectification : la publicité le fait. Des enfants périssent en construisant ces voitures. Et je prie pour que cette destinée ne soit pas celle de mon enfant. Je pense à elle, ma Soraya, à ses cheveux dorés, à son chouchou bleu serré autour d'eux au point de tirer son visage innocent. Et puis, il y a son doux rire qui provoque le Soleil. **Mais** son bien-être n'attise pas l'intérêt des hommes de la publicité. Il faut dire que Soraya, ses copines, et ses copains, d'ici et d'ailleurs, ne sont pas la cible destinée à conduire ces voitures.

Des enfants périssent en travaillant, comme pour le monument que nous sommes forcés de construire. J'aimerais y vivre avec Soraya. Mes pensées se tournent toujours vers elle. Du matin jusqu'au soir, ma Soraya me manque. Je m'emprisonne pour sa liberté. C'est ma tragédie à moi, le Soleil que je ne peux pas atteindre et que les bâtiments reflètent avec ou sans réverbères.

Du reste, vivre avec ma famille au complète dans ces bâtiments tendant vers le Soleil formerait un juste retour de notre contribution. Mais nous ne sommes pas destinés à y vivre. Nous ne sommes pas la cible. Je fixe le quartier où l'on signe des pactes avec le diable. Il repose sur un cimetière. J'en suis la cible.

Ce sera le mien.

Plus vite ! Plus fort ! Je m'accroche à mon voisin à défaut de m'accrocher à mes ambitions. Mes ambitions périssent, elles aussi, sous le Soleil d'Icare. Je travaille ardemment sur place. Ce soir, les hommes occidentaux photographient le paysage pour saisir à jamais le coucher de Soleil. Ils photographient longtemps, longtemps fixent sans voir. Conditionnés comme des esclaves, ils sont attachés à leur portable et à leur drone.

Je dois reconnaître que le paysage vaut le cliché. Il invite à l'évasion. Nous en sommes que des figurants. Des éclats rouges déchirent le ciel. C'est la preuve de notre souffrance. Le ciel saigne pour nous et des hommes s'en émerveillent. On y trouve chacun son sens. Alors, nos supérieurs n'ont pas besoin d'empêcher la circulation de ces preuves. Rien ne changera notre condition, y compris la technologie la plus performante du monde. La technologie dépasse déjà les hommes. À l'image des drones, elle passe au-dessus de nos têtes, et personne ne peut l'atteindre. À la place, nous nous occupons à nous détruire.

Et un fouet vole en un « V » sauvage et vif pour violenter mon dos cadavéreux. Ce n'est pas le « V » de la Victoire. Nous avons déjà perdu. Pourtant, au bord du Nil qui déborde, mes pensées

s'évadent à nouveau et se remémorent cette grande nouvelle : des premiers hommes, occidentaux, vont traverser l'espace pour atterrir sur Mars ! Ils ont les moyens d'atteindre les Dieux. Les entités supérieures. Les mêmes Dieux que je prie pour traverser la Méditerranée sain et sauf sur des bateaux performants et anti-polluants. Les révolutions technologiques ne cessent jamais de m'impressionner. Il me faut transmettre au plus vite mon expérience – au plus vite pour ne pas risquer un témoignage déjà dépassé tant cette époque est en perpétuelle transformation sur certains domaines.

Nous sommes en 2050 avant Jésus-Christ au cœur d'une Égypte ancienne et puissante. Les pharaons ordonnent aux esclaves de construire des pyramides qui pointent vers le Soleil en honneur des morts et des Dieux. Ils portent du maquillage à la mode bleu et doré autour des yeux, et ces regards sont tournés vers des ambitions hautes à s'en brûler les ailes. Ou nous sommes en 2050 dans un futur puissant. Un futur progressiste, inclusif et écologique. Excepté qu'il repose sur un cimetière d'illusions. Tous esclaves des mêmes tragédies écrites sur les mêmes désirs, pour les mêmes pouvoirs, avec les mêmes instincts. Les drames se répètent toujours plus vite, toujours plus forts. 2050 avant Jésus-Christ ou 2050 après Jésus-Christ ? L'un ou l'autre. Je ne sais pas. Rien ne change.

Ce qui est vrai hier l'est toujours aujourd'hui.

(1540 mots)